

Bei wem liegt denn nun die Macht?



«Wer entscheidet was – im Gesundheitssystem?»

So lautete die Kernfrage unseres Kaderseminars auf dem Bürgenstock vor 14 Tagen.

Und es war ein ausgezeichnete «Bürgenstock»! 60 Personen verschiedenster beruflicher Herkunft in einer warmherzigen und manchmal passionierten Atmosphäre, traumhaft reichhaltige Gespräche, Sonnenschein ... kaum ein Teilnehmer oder eine Teilnehmerin dürfte die im «Waldhotel» verbrachte Zeit bereuen.

Also, wo stehen wir nun: Wer entscheidet was in unserem Gesundheitssystem? ... Letztlich weiss man es nicht! Nach zwei Tage dauernden Diskussionen sieht sich keiner unserer Gäste als entschlossener Entscheidungsträger.

Die einen haben die Mittel nicht (Margrit Kessler, Schweizerische Patientenvereinigung), den anderen fehlen die notwendigen Informationen (Jürg Leuthold, Kantonsrat, Zürich), andere fühlen sich nicht darum gebeten (die Ärzte) – kurzum, niemand will es sein!

Haben wir also ein Machtvakuum? Oder eine Blockade aufgrund von Machtkollisionen? Oder eine schlechte Wahrnehmung, eine schlechte Nutzung dieser Macht durch ihre eigenen Inhaber? Um nicht noch unsere berühmte «Angst vor ...» zu nennen, den schlichten Mangel an Courage?

Zu diesen Fragen haben wir mehrere Antworten gefunden. Hier ist nicht der Ort, sie im Detail zu erörtern, doch es scheint, dass wir Grundversorger in Zukunft bei der Verteilung der Machtverhältnisse, bei der Rollenzuteilung in den Entscheidungsprozessen noch aufmerksamer sein müssen ... und dass wir vor allem bereit sein müssen, in den Entscheidungsprozessen unseren Platz einzunehmen!

Denn da haben wir unsere Interessen zu verteidigen, und gleichzeitig können wir viel einbringen.

* * *

Was wir da verteidigen müssen, fernab von monetären Fragen, technischen Vorschriften, Leistungslisten, Übergangsbestimmungen

oder was auch immer ... was wir da wirklich verteidigen müssen, ist unser Arbeitsumfeld – und darunter verstehe ich ganz klar den symbolischen Raum, in dem sich der Kern unseres Berufes abspielt: den Raum für die Beziehung.

Dieser Raum muss vor jedem Druck geschützt werden und frei von Interferenzen bleiben; er muss unbeugsam verteidigt werden; und die unumschränkte Freiheit muss gewährleistet bleiben für das, was ich «kreative Beziehung» nennen würde; denn ohne diese wären wir nur noch bio-psycho-soziale MechanikerInnen.

Damit können wir, wie gesagt, viel beitragen zu den Entscheidungsprozessen, die rund um uns stattfinden; und das Bürgenstock-Seminar ist das beste Beispiel dafür.

Wir pflegen dort einen Umgangsstil – unvoreingenommen und frei von Formalismen –, der es erlaubt, manche vorgefasste Ansicht neu zu überdenken und manche fruchtbare Beziehung aufzunehmen – wir unter uns und mit unseren GesprächspartnerInnen, oder diese wiederum untereinander.

So können wir – und das ist doch wirklich unsere Bestimmung! – diesen so enorm wichtigen kreativen Beziehungsraum einbringen, ohne Mechaniker zu bleiben oder zu werden.

* * *

Also, wo liegt die Macht?

Zweifellos sollte sie klarer verteilt und zugeordnet werden, damit die Dinge besser funktionieren. Aber die Hauptsache für uns ist, dass wir nach diesen zwei Tagen, während derer wir die Akteure zu definieren versucht haben, etwas besser wissen, dass wir mit vollem Recht daran teilhaben können, so wie wir sind, und dass wir auch ein bisschen besser wissen, wie. Dieses Gefühl müsste auf uns Miliz-PolitikerInnen besonders motivierend wirken.

Wir haben auch besser erkannt, was wir spezifisch beitragen könnten: nämlich genau diese kreative Beziehung und vorurteilsfreie Grundhaltung, mit welchen wir in unserem beruflichen Alltag zu arbeiten gewohnt sind.

Werden wir begreifen, dass vielleicht gerade darin die wahre Macht liegt? Und davon werden wir ganz sicher einen Teil in Anspruch nehmen!

Jacques de Haller

Präsident der Schweizerischen
Gesellschaft für Allgemeinmedizin
(Übersetzung: Natalie Marty)

Mais où donc est le pouvoir?



«*Qui décide de quoi, dans le système de santé?*»

Telle était la question-thème de notre séminaire des cadres, au Bürgenstock, il y a quinze jours.

Et ce fut un excellent Bürgenstock! Soixante personnes, de toute provenance professionnelle, dans une ambiance chaleureuse et parfois passionnée, des conversations riches comme on en rêve, du soleil ... il semble que bien peu des participant-es aient pu regretter le temps passé au «Waldhotel».

Et alors, où en est-on maintenant: qui donc décide de quoi, dans notre système de santé? ... Eh bien, finalement, on n'en sait rien! Après deux jours de palabres, aucun décideur, aucune décideuse déterminée ne s'est présentée, parmi tous nos invités, toutes nos invitées.

Les unes n'ont pas les moyens (Margrit Kessler, Association Suisse des Patientes et des Patients), les autres n'ont pas les informations nécessaires (Jürg Leuthold, membre du Grand Conseil de Zurich), les troisièmes ne se sentent pas conviés (les médecins) – bref, personne!

Est-ce donc le vide du pouvoir? Ou un blocage par collision de pouvoirs? Ou alors une mauvaise perception, une mauvaise utilisation de ce pouvoir, par ses détenteurs mêmes? Sans parler de notre fameuse «peur de ...», du simple manque de courage?

On a entendu plusieurs réponses, à ce sujet. Ça n'est pas le lieu ici de les reprendre en détail, mais il semble bien que nous devions, nous médecins de premier recours, à l'avenir, être plus attentifs/attentives encore à la répartition des pouvoirs, à la distribution des rôles dans les processus de décision ... et être prêts, surtout, à prendre notre place dans ces derniers!

Nous avons en effet nos intérêts à y défendre, et dans le même mouvement nous avons aussi beaucoup à y apporter.

* * *

Ce que nous avons à y défendre, bien au-delà des questions d'argent, de prescriptions techniques, de listes de prestations, de dispositions transitoires ou que sais-je, ce que nous

avons à y défendre, c'est notre espace de travail – et clairement, ce que j'entends là, c'est l'espace symbolique où se déroule l'essentiel de notre profession, l'espace de la relation.

Cet espace-là doit être à l'abri de toute pression et rester libre d'interférences; il doit être farouchement défendu; et la liberté la plus absolue doit y rester assurée à ce que j'appellerais notre «créativité relationnelle», sans laquelle nous ne serions plus que des mécanicien-nes du bio-psycho-social.

Sachant cela, nous avons aussi, comme je le disais ci-dessus, beaucoup à apporter dans les processus de décision qui se déroulent autour de nous, et le séminaire du Bürgenstock en est l'exemple même.

Nous y cultivons un style de contacts dénué de formalisme et d'a priori qui permet de renouveler bien des idées préconçues, et de mettre en mouvement bien des relations fructueuses, tant entre nous qu'avec nos interlocuteurs et interlocutrices, voire entre elles et eux directement.

Et ainsi, loin de rester ou de devenir des mécaniciens de la politique, nous pouvons, comme c'est ma foi notre vocation, y apporter cet espace de créativité relationnelle qui importe tant.

* * *

Alors, où est le pouvoir?

Sans doute devrait-il être réparti et attribué de manière plus claire pour que les choses fonctionnent mieux; mais l'important pour nous, après ces deux jours passés à essayer d'en définir les acteurs et les actrices, est de savoir un peu mieux que nous pouvons y participer de plein droit, tel-les que nous sommes, et de savoir aussi un peu mieux de quelle manière; ce sentiment devrait être particulièrement motivant pour les miliciens et miliciennes de la politique que nous sommes.

Nous avons aussi mieux réalisé ce que nous pouvions y apporter de spécifique: cette habitude que nous avons de travailler avec notre créativité relationnelle, avec cette espèce d'agilité à enjamber les préjugés, que nous tenons de notre métier.

Arriverons-nous à réaliser que c'est peut-être bien là qu'est le véritable pouvoir? Et assurément, de celui-là, nous en revendiquons une parcelle!

Jacques de Haller

Président de la Société Suisse
de Médecine Générale